

“faut remercier, c'est Dieu qui a guéri votre maître.—Et moi je lui ai répondu :—Docteur, vous êtes bon comme le bon Dieu.

—Voyez-vous, madame la marquise, je crois bien que je n'ai plus du tout la tête à moi ; je vas, je viens, je cours ; à chaque instant je me mets à danser tout seul comme un fou, ou bien je chante je ne sais pas vraiment quelles chansons, de vieux airs du pays bourguignon qui, tout à coup, me sont revenus à la mémoire. Ça, c'est la joie, madame la marquise.

“Depuis quelques jours déjà M. le marquis est entré en convalescence ; heure par heure on le voit reprendre ses forces ; il faut encore prendre de grandes précautions et l'entourer de beaucoup de soin ; mais il n'y a plus à craindre pour sa vie : il est sauvé !

“Il commençait à être moins faible ; appuyé au bras du docteur ou au mien, en allant bien doucement, il faisait au soleil le tour de notre jardin qui n'est que roses et jasmins.

“Mais lorsqu'il apprit que vous aviez heureusement donné le jour à un fils, ce fut un changement à vue comme dans ces pièces si drôles et qui font tant rire, qu'on joue au théâtre. Ses yeux ont retrouvé subitement une clarté qu'ils ont gardée depuis. Maintenant, madame la marquise, mon cher maître fait seul deux fois le tour du jardin sans s'arrêter, en s'appuyant seulement sur un bâton.

“Il parle constamment de vous, madame la marquise, et il désire vivement vous revoir. Il y a huit jours, il avait décidé que vous viendriez le retrouver à Madère, si votre santé vous permettait de faire ce long voyage ; mais il a brusquement changé d'idées il y a trois jours, à la suite d'une conversation qu'il a eue avec le docteur.

“Que s'est-il passé entre eux ? Je ne l'ai pas entendu, et ils ne me l'ont pas dit ; mais je l'ai deviné. Pour vous, madame la marquise, et pour la première fois de ma vie, je trahis un secret de mon maître.

“Madame la marquise, vous ne viendrez pas à Madère, parce que c'est M. le marquis qui ira vous retrouver à Coulange.

“Je suis, madame la marquise, avec le plus profond respect, votre très-humble, très-obéissant et très-dévoté serviteur.

“FIRMIN BRUGELLE.”

En achevant sa lecture, la jeune femme se mit à sangloter, et de douces larmes inondèrent ses joues, mais son front s'était irradié, et une joie immense rayonnait en elle.

Elle porta la lettre à ses lèvres. C'était un baiser qu'elle envoyait à son mari.

—Ah ! je ne suis pas au bout de mes souffrances ! s'écria-t-elle ; mais il m'est rendu, j'ai eu raison de vouloir vivre !

Quand elle se sentit plus calme, elle essuya son visage et ses yeux, et reprit le chemin du château.

Le tantôt, elle s'enferma dans sa chambre et écrivit deux lettres, une de quelques lignes au vieux serviteur pour le remercier ; l'autre très-longue au marquis de Coulange. Cette fois, n'ayant plus à subir la volonté de sa mère, elle ne craignit point de laisser déborder sa tendresse et son amour. La lettre terminée, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas dit un mot de l'enfant. Un frisson passa dans tous ses membres.

—Oh ! c'est épouvantable ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Après avoir réfléchi un instant, elle se décida à écrire : “l'enfant se porte bien.”

—Ainsi, reprit-elle, d'un ton douloureux, me voilà pour toujours condamnée à mentir ! Où donc est ma fierté ? Où donc est ma conscience ? Qui donc me retirera de l'effroyable abîme où ils m'ont précipitée ?

Ils devaient m'aimer, me soutenir, me protéger ; au lieu de cela, ils ont brisé ma vie, broyé mon cœur ! C'est ma mère, c'est mon frère... Oh ! je les hais !

Elle sortit dans la soirée, et porta elle-même ses deux lettres au bureau de poste.

Cinq jours après, Sosthène était de retour à Coulange. Il était parti joyeux, rayonnant, il revenait sombre et triste. Evidemment, madame de Perny lui avait fait part des nouvelles quelle avait reçues de Madère. Le marquis de Coulange recouvrant la santé, c'était voir s'en aller en fumée le magnifique rêve qu'ils avaient fait, après de si belles combinaisons, de si brillantes espérances, après s'être donné tant de soucis, tant de peine, se retrouver devant rien, c'était pour tous les deux un coup terrible.

Et puis, comme tous les criminels, ils n'étaient pas tranquilles, ils ne pouvaient pas l'être. Si endurcis qu'ils fussent, ils sentaient, ils voyaient les dangers qui les menaçaient. Chez les plus grands coupables, il y a toujours un instant où la conscience se révolte et fait entendre sa voix courroucée.

Sosthène et sa mère n'en étaient pas encore là, sans doute ; mais ils ne se dissimulaient pas toute la gravité qu'il y avait pour eux dans la situation nouvelle.

Il était facile de lire sur le visage de Sosthène sa contrariété, son dépit, son désappointement, ses inquiétudes. Un crime sans profit

pour lui, c'est-à-dire devenu inutile, tous ses merveilleux projets détruits, démolis comme un château de cartes, quel écroulement autour de lui ! Insatiable dans ses ambitions, il avait déjà grimpé sur toutes les hauteurs ; retomber dans la pauvreté, dans la boue, quelle chute !

Il serait revenu enchanté de son voyage s'il avait pu se dire encore qu'en s'occupant des affaires de son beau-frère et de sa sœur il travaillait pour lui.

En dehors des formalités légales, aucune difficulté ne se présentait pour empêcher ou retarder l'entrée en possession du superbe héritage de la duchesse de Chesnel-Tanguy. L'affaire était en bon chemin et marchait rapidement, grâce à l'activité du notaire, que la duchesse avait nommé son exécuteur testamentaire.

La majeure partie de la fortune de la défunte était en propriétés foncières, lesquelles n'étaient grevées d'aucune hypothèque. Il y avait tout près de trois millions de valeurs déposées à la Banque de France. Cette somme énorme représentait les économies faites par la duchesse dans les vingt années précédentes.

Sosthène et sa mère tinrent conseil. Ils se tracèrent un nouveau plan de conduite et cherchèrent à se rassurer réciproquement.

Compromise par son silence et plus encore par les lettres qu'elle avait écrites à son mari, ils ne devaient rien craindre du côté de la marquise. Elle était bel et bien leur complice. En supposant qu'elle fût poursuivie par les remords et l'horreur de tromper le marquis, ils n'admettaient pas qu'elle eût le courage de se faire leur dénonciatrice. D'ailleurs, en révélant le crime, en accusant sa mère et son frère, ce qui leur semblait une monstruosité, ne s'accusait-elle pas elle-même ?

La mère et le fils, si dignes l'un de l'autre, décidèrent donc qu'ils attendraient les événements en se tenant sur leurs gardes, c'est-à-dire constamment prêts à se défendre contre n'importe quel danger.

Un mois s'écoula. On était arrivé à la fin d'octobre.

Un matin, vers dix heures, on sonna à la grille du château. Aussitôt tout le monde fut sur pieds. Un domestique courut ouvrir. Une chaise de poste, traînée par deux chevaux vigoureux, entra et vint s'arrêter devant le grand escalier.

C'était le marquis de Coulange qui arrivait accompagné du docteur Gendron et de son vieux valet de chambre.

Madame de Perny et son fils, devançant la marquise, se précipitèrent au devant des voyageurs.

M. Gendron mit pied à terre le premier et tendit la main au marquis pour l'aider à descendre.

M. de Coulange n'était plus reconnaissable. Assurément, il était toujours très faible et réclamait encore beaucoup de soins avant qu'on pût espérer sa guérison complète ; mais il n'avait plus le teint livide et jaunâtre et cette maigreur affreuse qui, naguère encore, le faisaient ressembler à un cadavre.

Avant qu'il eût eu le temps de jeter un regard autour de lui, il se trouva dans les bras de madame de Perny. Il l'embrassa affectueusement. Ensuite ce fut le tour de son beau-frère. Le marquis était très ému.

—Je sais tout ce que je vous dois, leur dit-il, je vous montrerai bientôt ma reconnaissance.

Puis voyant apparaître la marquise :

—Ah ! Mathilde ! s'écria-t-il, en ouvrant ses bras.

La jeune femme était venue lentement ; car elle se soutenait à peine sur ses jambes fléchissantes. Toute en larmes, elle se jeta au cou du marquis.

Ce fut une délicieuse étreinte, pleine de tendresse et d'amour.

Pour Mathilde, c'était plus que le retour de l'époux aimé après une longue absence. Elle avait vu partir le pauvre condamné à mort, c'est un ressuscité qu'elle voyait revenir !

—Edouard, dit elle, ne te fatigue pas, appuie-toi sur moi.

—Oh ! je suis plus grand garçon que cela, répondit le marquis d'un ton joyeux, n'est-ce pas, docteur ? Je marche seul maintenant et, si je me sers encore d'une canne, c'est uniquement pour faire le coquet.

Pourtant, ma chère Mathilde, continua-t-il, je prends ta main pour que tu me conduises près de notre enfant.

La marquise sentit comme une griffe de fer labourer sa poitrine. Une sueur froide mouilla son front et elle crut qu'elle allait défaillir. Mais elle se remit assez promptement et, sa main dans celle du marquis, elle monta les marches de l'escalier.

Tout bas elle se disait :

—Voilà le calice, voilà le martyre !

Elle mena le marquis dans la chambre de la nourrice. Madame de Perny, Sosthène, le docteur et Firmin y entrèrent derrière eux.

Sosthène et sa mère étaient pâles et agités. C'était le moment de la dernière et suprême épreuve, et, certes, ils étaient loin d'être tranquilles.

La nourrice tenait le petit sur ses genoux. Elle se leva. Le marquis s'approcha. Pendant un instant, il regarda l'enfant, ayant dans le regard une indicible ivresse. Puis il le prit dans ses bras, l'éleva à la hauteur de ses lèvres et lui mit un baiser sur le front.